HÉLI-GEORGES CATTAUI

LA PROMESSE ACCOMPLIE

FRANCE - ÉGYPTE - JUDÉE

Se vend chez CAMILLE BLOCH
366, Rue Saint-Honoré
PARIS
—
1922



à Philip Kolb
qui aime Proust

cordialement

Georges Cattaui.

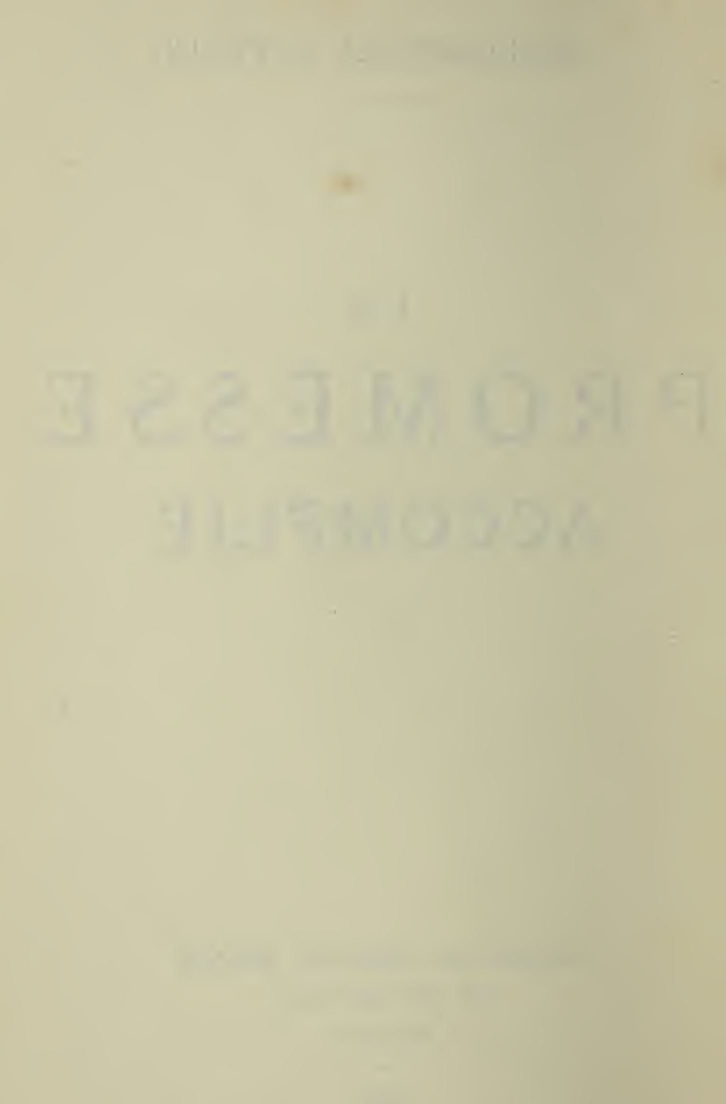


LA
PROMESSE
ACCOMPLIE

HÉLI-GEORGES CATTAUI

LA PROMESSE ACCOMPLIE

Se vend chez CAMILLE BLOCH
366, Rue Saint-Honoré
PARIS
—
1922



A

MAURICE BARRÈS

PAR QUI JE RETROUVE

L'UNITÉ

EN MOI-MÊME

EN MA RACE

ET DANS LE GENRE HUMAIN



Quand même je parlerais les langues des anges et des hommes, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne, une cymbale qui retentit.

Saül DE TARSE



Hommes, vos mains sont pleines de sang.
Approchez de moi. Ecoutez.

Les morts tombent sur les morts,
La terre est gorgée de cadavres, la terre suinte le sang ;
Et maintenant voici la Peste, la Famine, des fièvres inconnues, le sommeil
Brusque qui saisit l'homme.
Voici la luxure et ses ouailles grimaçantes :
Je vois danser des corps qui sentent déjà la mort,
Et ces affolés qui portent en eux leur squelette,
La chair les tourmente, et les pousse à cette frénésie ;
Accouplements dans la nuit, sous les lampes, au son d'une musique aigre,
Ils se trémoussent et ricanent, faces camardes sous la peau fardée.

Le prévaricateur s'est enrichi, le trafiquant
Vomit l'or dont il est gorgé.

Et les morts sont étendus d'un bout à l'autre de la Terre.

La terre est une aire battue, la Terre
A quoi se mêlent des débris de métaux,
Une végétation horrible et inconnue.
Les ceps sont arrachés. Les chênes abattus.
Il n'y a plus de chansons dans les vignes et les labours.
Les maisons sont pillées, les femmes violées,
Et les enfants écrasés sous les yeux de leurs mères.
Les greniers sont vides ; les bœufs et les brebis n'ont plus de pâturage;
Les villages sont éventrés ; l'Eglise vers le ciel dresse ses moignons nus ;
Les corbeaux et les vautours tournent en rond sur les décombres,
Et la chauve-souris se cogne aux voûtes crevées.

Je vois un paysan qui laisse tomber ses bras devant sa terre désolée.
Je vois des orphelins,
La faim les tient au ventre depuis combien de jours ?
Je vois une mère qui pleure,
Je vois son visage baissé ;
Elle n'a pas comme l'*Autre* son grand fils mort sur les genoux.

Ha ! Races infortunées, qui vous consolera ?
Terre, Terre, crie !
Et vous, Nations proches ou lointaines,
Peuples de par delà les mers, peuples des îles éloignées,
O vous toutes les races qui sont sur la face de la Terre.
Hurlez !

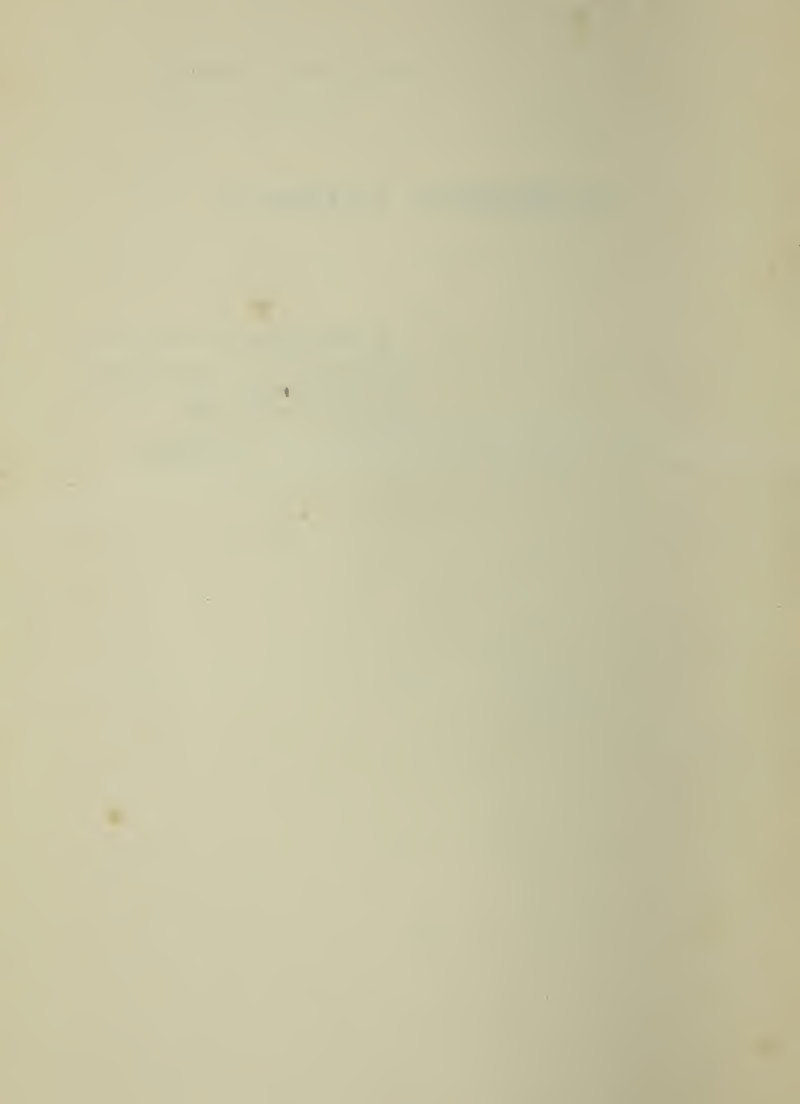
Ah ! Seigneur ! Est-ce là
Ta promesse ? Est-ce là
Le Règne que nous attendons ?
Je me baissai.
Le vent silencieux souffla sur moi.
Je vis luire une grande lueur,
Et j'entendis la Voix de l'Eternel.

Le signe ! Voici le signe :
Israël est ressuscité.

LA PROMESSE ACCOMPLIE

Je vous rétablirai sur votre sol, au sein de la Paix, et vous saurez que moi l'Eternel, après avoir fait cette promesse, je l'ai accomplie.

EZEKIEL.



I

Voici le jour ! Voici le signe !
Israël ! Israël, te voici reverdi
Comme le bois mort de la vigne,
Comme le dur sarment qui dort pendant l'hiver
Et pousse au renouveau des frondaisons nouvelles !

Pour accueillir ses enfants revenus, Jérusalem n'aura pas assez de portes ;
Il en viendra de tous les points de l'horizon, du Levant et du Ponant et des pays inconnus,
Et les hommes fourmilleront dans les villes autrefois mortes.

Les Monts et les coteaux éclateront de Joie,
Les Cèdres chanteront un chant mystérieux.
Sur le sable sans ombre où l'herbe amère croît
S'élèveront le myrte et le sapin bleu.

Solitude d'Endor tu te réjouiras !
Et vous déserts, vous fleurirez comme la rose !

II

« Montagnes d'Israël, vous pousserez vos branches
Et porterez vos fruits pour le peuple choisi,
Car le voici qui vient à vous ; car le voici
Qui vient à toi, Terre promise, O bien-aimée,
O terre, et tu seras labourée et semée... »

Voici la grâce insigne et la promission :
Les épis germeront en tes nouveaux sillons,
Et tes tempes seront ceintes et couronnées,
Judée, et tu seras bénie et pardonnée !

O mes frères, un chant nouveau !
Un chant de joie, un chant de joie, un chant de joie !
Vous, filles de Judée, agitez en faisceau
Le myrte et le laurier et la palme qui ploie.

Lévites, publiez la grâce sans exemple :
« Le mort est ressurgi ce soir d'entre les morts ! »
De vos ferventes mains allumez dans le Temple
Les sept langues de feu du Candélabre d'or.

Ne pleure plus, vieillard courbé devant les pierres
Du mur des lamentations !
Achève ta complainte, achève ta prière
En chant de Jubilation !

Juifs endurcis ! les temps qu'annonçaient les prophètes,
Le règne qu'entrevit le rauque Ezékiel,
Voici : Reconnaissez au signe essentiel
Ce jour promis, ce jour de joie, ce jour de fête.

Hommes accoutumés à la contrition,
N'arracherez-vous pas cette rouelle vile,
Ce témoin d'une longue humiliation
Que vous portez encor sur votre chair servile ?

Entendez-vous la voix qui proclame les temps
Où vous posséderez la Terre qui est vôtre ?

Lève-toi, lève-toi, Lazare pénitent !
Le schofar retentit d'un bout du monde à l'autre.

26 Avril 1920.



MESSIE

Elle est elle-même prophète.
Elle est elle-même la race prophétique.

Charles PEGUY.

Ah ! Je le sais, s'il y a un Dieu pour l'humanité, c'est de notre cœur seul qu'il était capable de sortir.

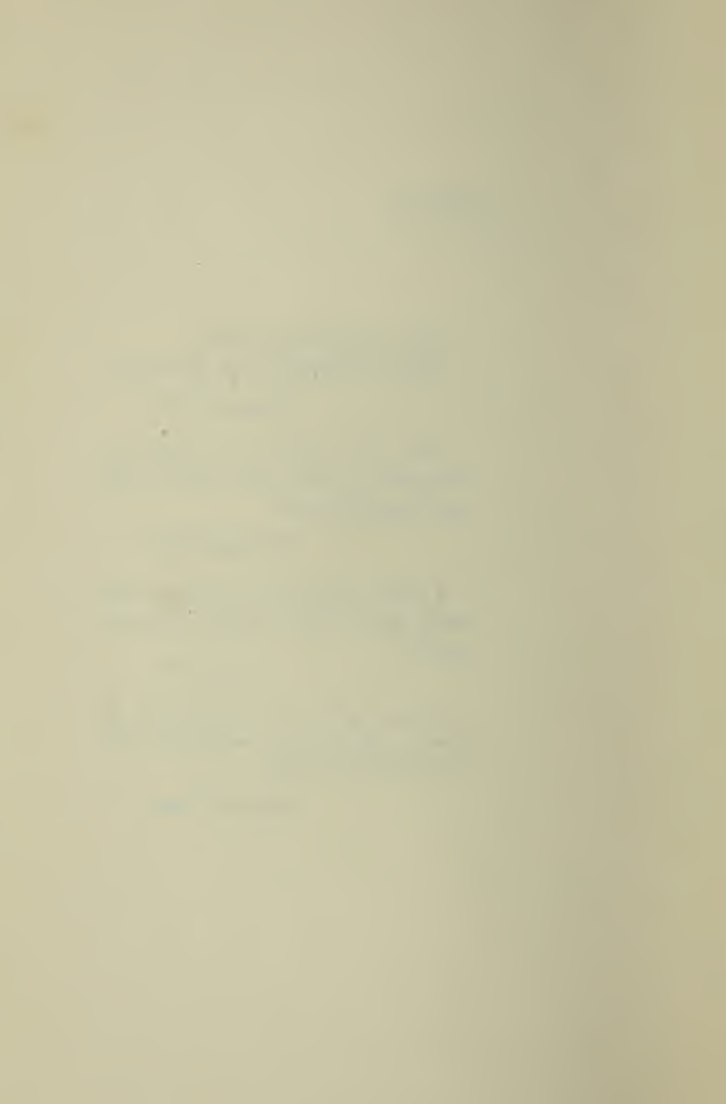
Paul CLAUDEL.

Le Salut du monde est cloué sur Moi Israël, et c'est de moi qu'il lui faut descendre.

Léon BLOY.

Si leur perte est la réconciliation du monde, quelle sera leur assomption, sinon la vie d'entre les morts.

Saül de TARSE.



I

Celui qui sort du tronc de Juda pardonné,
Celui qui rompt le vieux maléfice de Rome,
Il est né le Messie attendu ! Il est né
Le Paraclet, le Dieu d'amour parmi les hommes !

Il est né dans l'exil, et né de la douleur ;
Le sang des innocents est le prix de sa vie.
Ses frères ne l'ont pas connu pour un des leurs.
Sa dure loi d'amour n'a pas été suivie.

Parce qu'il était humble, et sobre, et charitable,
Qu'à ses ennemis même il avait pardonné,
Les durs pharisiens l'ont reconnu coupable
Et les prêtres l'ont condamné.

Alors il a gravi lentement son calvaire,
Sous le poids de la croix faiblissant et meurtri,
Parmi les rires froids de la foule et les cris.
Et nul d'entre eux n'a pris pitié de sa misère...

Israël ! Israël ! je vois ta passion,
Je vois les peuples forts qui s'érigent en juges !
O chemin douloureux, sans halte ni refuge,
J'ai connu, j'ai compté toutes les stations !...

Mon peuple, je te vois, honteux, supplicié ;
Je vois celui qui raille et celui qui renie.
Je sais, je sais, Juda, ta perfide agonie,
Ton lent chemin de croix, O grand Crucifié !

Celui-là qui te crache au visage, je sais
Son nom. Je sais le nom de ceux qui te trahissent.
Je vois ton corps dressé sur le bois du supplice,
Je vois tes pieds sanglants, je vois ton flanc percé...

26 Août 1920.

II

Que ne puis-je baiser ta face de douleur,
Israël, et tes mains sanglantes et tes pieds !
Hélas !
Que ne puis-je, comme Joseph d'Arimathée,
Porter la croix de mon Sauveur,
Et recueillir le sang qui coule de ses plaies !
Ah ! que ne puis-je, comme Annanias,
Serrer entre mes bras mon Dieu crucifié.

III

Israël que les hommes ont abandonné,
Enseigne aux hommes, Peuple-Christ, à pardonner.

Toi qui sais que l'odeur de la vengeance est bonne,
Venge-toi comme il faut que l'on se venge d'eux :
Console tes bourreaux, bénis tes insulteurs,
Fais à tes meurtriers l'aumône de tes pleurs,
Pardonne aux hommes, pardonne,
Toi qui pardonnes à Dieu !

RETOUR

Joie! O joie! O Tendresse! O Trouble inexprimé!
Ma mère vit! Ma mère vit! Dansons mes frères.....
Ah! quand verrai-je le visage de ma mère
Et ses yeux (Oh! ses yeux que je croyais fermés!)

Ah! Je te reconnais, Maternelle Judée,
A ton regard (est-il un regard plus humain?)...
Je n'aurai pas besoin de guide en tes chemins,
Ma patrie ancienne enfin repossédée.

Par le désert, sans hésiter, je viens à toi;
Je viens à toi comme un étranger, mais qu'importe?
Je sais que s'ouvrira devant moi quelque porte,
Et que je trouverai le gîte sous un toit.

Je devine, je sais que tu m'accueilleras,
Que pour m'avoir perdu ton amour sera double ;
Voici que de bonheur tes pauvres yeux se troublent ;
Et tu serres l'enfant retrouvé dans tes bras.

Sollicitude maternelle, je n'ai point
Eprouvé ta douceur que mes frères connaissent ;
J'ai vécu dans un monde étranger ma jeunesse ;
O ma mère, vers toi je suis venu de loin !

Je suis venu par le désert et sans un guide ;
J'ai retrouvé ma place vide à ton foyer ;
Il semble qu'aujourd'hui je me sois éveillé ;
Que la nuit de l'exil était lente et perfide !

Et désormais je veux vivre dans ton giron,
Cultiver le froment, l'olivier et la vigne ;
Frères en Israël, nés sous le même signe,
Nous sèmerons la terre et nous labourerons.

C'est par l'œuvre des bras, par l'œuvre du labour
Que nous rachèterons la terre humiliée ;
Et nos âmes seront à la glèbe liées
D'où naît toute semence et d'où naît tout amour.



FRANCE — ÉGYPTE — JUDÉE

Egypte, parce que j'ai grandi sous ton ciel,
Que mes yeux sont emplis de ta clarté joyeuse,
Que j'ai goûté la plénitude merveilleuse
De tes jours, et connu ton rythme essentiel ;

Chanaan, parce que je n'ai pas oublié
Que tu fus le berceau de mes premiers ancêtres,
Que j'ai rêvé de voir ressurgir et renaître
En son premier foyer le peuple humilié ;

Et parce que j'ai bu du lait de ta mamelle,
« France, mère des arts, des armes et des lois »
Je tiens toute ma vie et ma clarté de toi,
Fontaine de jouvence et de grâce éternelle.



FRANCE

Et toi qui es après Israël la Terre élue.

Henri FRANCK.



I

PARTHÉNON

France, j'exalterai ton rythme essentiel !
O Temple dont je sais l'ordonnance et la norme,
Je dirai la beauté secrète de ta forme :
Contour du Parthénon de marbre sur le ciel ;

Harmonieux fronton que le jour embellit,
Quand le soleil de ses baisers dore la pierre.
O la splendeur qui naît du jeu de la lumière
Et de l'ombre, alternant sur le marbre poli !

II

GENEVIÈVE

La lune pleine fait la nuit claire à demi.
— Quelle immense bonté dans ce profil de vieille !
Tout repose tandis que Geneviève veille
De sa Haute Maison sur Paris endormi.

III

PUVIS DE CHAVANNES

Pierre Puvis, l'Ile-de-France est ton pays !
Tu connais la beauté sobre de son visage,
Le lent déroulement du calme paysage,
Les collines de Picardie et les taillis ;

La plaine molle, avec les taches des fourrés,
Le feuillage diffus des frênes et des ormes,
La mesure d'où naît la grâce dans les formes,
Les vallonnements doux, les coteaux modérés...

IV

A CLAUDE DEBUSSY

25 Mars 1919

premier anniversaire de sa mort.

Un an depuis ta mort déjà s'est écoulé...
Tu pars sans que ta voix défaillante nous donne
L'œuvre en qui revivrait la légende bretonne,
Ce Tristan dont ton cœur a si longtemps rêvé !

Je ne sais pas de voix plus franche que la tienne,
Je ne sais pas d'accent plus fin, plus nuancé,
Unique héritier de la grâce ancienne,
O Claude Debussy, musicien français.

Couperin et Rameau, Lafontaine et Racine
N'ont pas plus de réserve et de sobriété :
C'est la même ordonnance et la même unité
Qui sous ta fantaisie étrange se dessine.

Par toi sont rajeunis les dixains de Villon,
Les ballades et les rondeaux des vieux poètes ;
Tu ranimes l'écho des chansons désuètes
Et la suavité de leur expression.

Tu ressurgis le frêle et transparent décor
Où les couples galants s'embarquent pour Cythère :
C'est le même silence et le même mystère
Et c'est la même grâce exquise en tes accords !

Comme il est juste, comme il est vrai le destin
Qui t'a fait naître à Saint-Germain d'Ile-de-France !
Entre le paysage et toi, quelle attirance :
Oh ! les coteaux de Seine aux lueurs du matin !

Calme sobriété de lignes et de tons;
Lever discret de l'aube avec sa brume fine,
Comme une gaze aérienne qu'on devine
Sur la nuque frileuse et frêle du vallon;

Un ciel si caressant qu'on le croirait tissé
Avec le duvet clair du ventre des palombes;
Un si parfait accord de lumières et d'ombres,
Un demi-jour si fin, si doux, si nuancé!

Ah! lorsque je me penche au balustre ajouré
De la Terrasse, je connais le paysage
Qui m'exprime le mieux les traits de ton visage,
Doulce France, pays de coteaux modérés!

V

LE CYGNE MORT AU BASSIN D'ILE-DE-FRANCE

A la mémoire de C. Debussy.

Cygne enchanteur du clair bassin d'Ile-de-France,
Tu désertes les bords que ta forme embellit,
Et ton corps, éclatant plus que la chair des lys,
Nous ravit la splendeur que vêt ton apparence.

Les arbres reflétés inversement dans l'eau
Ne seront plus brisés par ton sillage trouble,
Lorsque, rompant l'accord du paysage double,
Tu fais les ormes tors et bossus les bouleaux.

Toi qui plongeais ton col gracile et ton visage
Sous le miroir paisible et dormant du bassin,
Plus ne troubleras-tu l'harmonieux dessin
Qu'imprime sur les eaux calmes le paysage...

Tu n'es plus! Et pourtant le site qui t'est cher
Garde la vision de ta forme connue;
On croit voir — ô blancheur immaculée et nue! —
Ressusciter le beau fantôme de ta chair.

On croit ouïr la claire et juste symphonie
Que la perfection de ta forme exprima,
Lorsque se détachait ton contour vierge et mat
Sur l'horizon dont la douceur est infinie.

Le crépuscule met sur ton col souple et blanc
La pâleur défaillante et mauve des glycines,
Et ta noblesse fait songer au doux Racine,
Tant sont proches vos cœurs sensibles et troublants.

Créatures de rêve et d'exquise légende,
Qui souffrent du tourment d'aimer, avec douceur,
Vos évocations féminines sont sœurs :
Phèdre meurt sans un cri, comme meurt Mélisande.

Toi qui notas des sons encore inentendus,
Et de la corde la plus sobre et la plus mièvre
Sus donner des frissons nouveaux à notre fièvre,
Le secret de ton chant doit-il être perdu?

Tu connus le départ et l'exode cruel
Du fils à son foyer laissant la place vide,
Et l'humble revenir vers les parents avides
De pardonner l'erreur du prodigue Azaël.

Tu ressurgis la claire après-midi du Faune
Qui danse sous l'azur profond et se repent,
Au bois inconsolé de la fuite de Pan,
Parmi les oliviers, les frênes et les aunes.

Sous la lune dont la lueur nous ensorcelle,
Le jet d'eau lumineux égrène ses brillants
Dans le bassin silencieux et sommeillant,
Qui, tel un lourd coffret d'ébène, les recèle.

Comme un subtil parfum monte de l'encensoir,
Le clair de lune épand sa blême irradiance,
Et vient sur la terrasse offrir ses audiences,
Parmi l'apaisement et le repos du soir.

Ton œil, accoutumé du mirage nocturne,
Voit les nuages chimériques et changeants,
Ceignant le disque clair comme un voile d'argent
Qui pare la blancheur d'Astarté taciturne.

Cygne, tu vois surgir les apparitions
Des sirènes dansant pour d'invisibles fêtes,
— Inquiété de leurs formes insatisfaites
Et de leurs mystérieuses contorsions.

Comme un jaillissement continu de fusées
Eparpillant leurs feux d'artifice inégaux,
De tes accords, dressant leurs thèmes verticaux,
La révélation m'est-elle refusée ?

Par l'ensorcellement de ta voix, j'ai compris
L'obsession de la nocturne sérénade
Qui s'élève vers les minarets de Grenade,
Et la sérénité des Monts d'Anacapri.

J'ai vu se dessiner les arabesques claires,
— Nacre blanche alternant avec l'ébène obscur,
Où la turquoise met une note d'azur,
Comme brille dans la mosquée un luminaire.

Est-ce parmi les eaux des bassins où tu dors
Que s'est contre ton front songeur appesantie
La vision de la Cathédrale engloutie,
Du naufrage de qui jaillit la flèche d'or ?

Dans le soir inquiet du jardin sous la pluie,
Où flotte la senteur humide des lilas,
Anxieux et transi, parmi l'orage, et las,
Ton cœur désespéré se lamente et s'ennuie.

Nous étions à tes chants étranges attentifs,
Tes chants de qui la gamme était complexe et neuve ;
Et maintenant voici que la nature est veuve,
Cygne qui méprisas nos hommages votifs.

Tu meurs mystérieux ; — Et mon âme appréhende,
O Cygne dévoré du douloureux cancer,
Que tu ne laisses pas à celui qui te sert
Ce chant le plus parfait que promet la légende.

Tu nous avais donné l'espoir inquiétant,
Fidèle descendant des bardes d'Armorique,
De ranimer, par tes enchantements lyriques,
L'amour inépuisé d'Yseult et de Tristan.

Le cancer qui rongea ta vie inapaisée
Te fait semblable au doux archer Sébastien,
Et son tourment te fut le symbole du tien,
Sacrifiant à Dieu sa chair martyrisée.

Tel Perceval Gallois, tu conjuras le sort
Et tu désasservis l'âme musicienne,
Sous le charme et sous la vertu magicienne
Des incantations secrètes de Klingsor.

L'orage déchaîné sur le jardin placide
A causé ton tourment implacable et ta mort,
Et tu pars avec un regret, comme un remords,
Frère, pour n'avoir pas connu l'aube lucide.

En toi revit la veine et la tradition
Qui fait la France vieille et la France nouvelle,
Et ce parfum subtil que le passé révèle,
Ton âme en posséda la chère impression,

Ta voix n'a-t-elle pas, jeune et musicienne,
Ressuscité la voix défunte de Rameau?
N'es-tu pas le bourgeon nouveau d'un vieux rameau
En qui s'épanouit une sève ancienne?

N'as-tu pas évoqué le charme désuet
Des couples chuchotants en tes fêtes galantes,
Et ranimé la grêce exquise et nonchalante
Dont Watteau revêtit les frêles menuets?

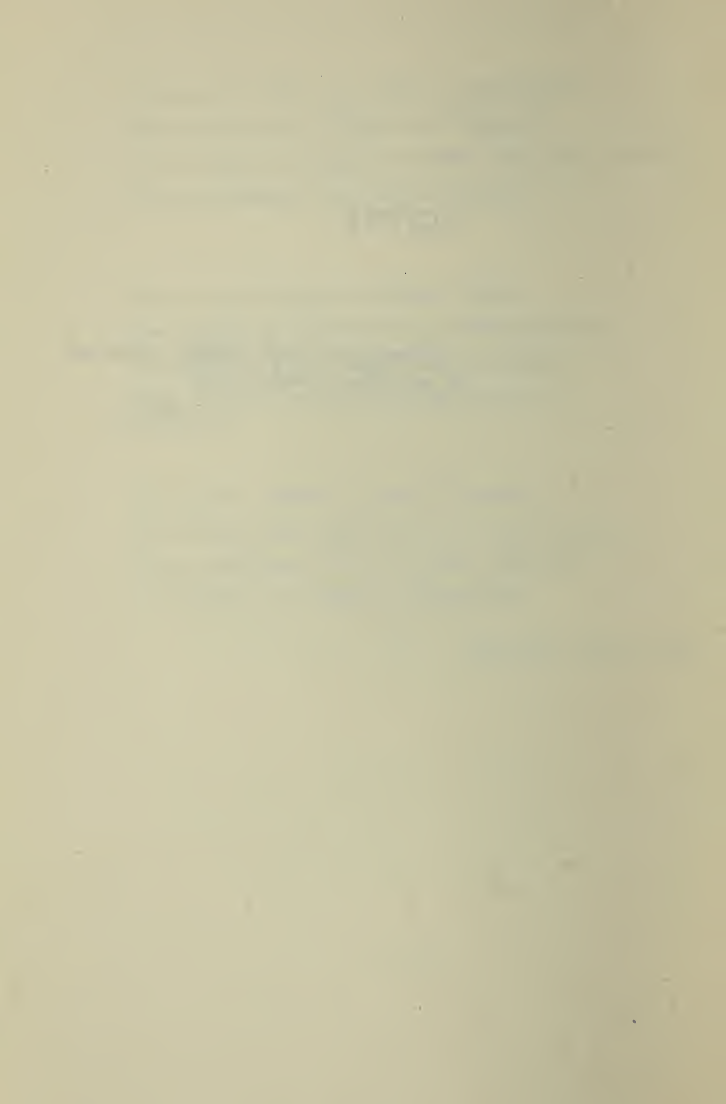
Toi qui de mélodie a paré la légende,
Et fis battre des cœurs de rêve et de douceur,
Et qui perpétuas, en son rythme obsesseur,
Le Mystère de Pelléas et Mélisande.

Ghéziret. Avril 1918.

ÉGYPTE

L'Egypte est la flèche d'Allah ; qui lui veut du mal, Dieu lui brise l'échine.

LE KORAN.



Egypte, Egypte ! Je connais ta paix immense
Le soir, parmi les champs, quand sous ton ciel d'été
Le sistre du grillon sonde seul le silence
Et rend sensible en nous l'espace illimité.

Je vois, sous le soleil, la luzerne joyeuse
Avec les caroubiers surgis de lieue en lieue,
Et les fellahs, vêtus de leurs tuniques bleues,
Qui labourent la Terre avec des mains calleuses.

J'entends le chevrier au couchant sur la dune,
— O modulation rauque, aiguë et traînante, —
Tandis que sur le sable où croît une herbe lente
Paissent les boucquetins avec les chèvres brunes.

Tawila. Août 1919.



JUDÉE

Je voudrais moi-même être anathème et séparé du Christ pour mes frères, pour mes parents selon la chair, qui sont Israélites, à qui appartiennent l'adoption et la gloire et les alliances et la loi et le culte et les promesses et les patriarches et de qui est issu selon la chair le *Christ*.

Saül DE TARSE.
(Romains).



VŒU

Ma lyre désormais n'aura plus qu'une corde,
Mon cœur ardent de tout aimer plus qu'un amour,
Et mon enthousiasme exalté qui déborde
N'aura plus qu'un constant, immuable séjour.

Je ne veux plus brûler l'encens adultéré
Sur les autels des dieux étrangers et profanes.
Toi seul es juste, Adonaï, Toi seul es vrai ;
Tout éclat qui de Toi n'émane pas se fane.

Je ne veux plus aimer que toi, Morne Judée,
Je ne veux plus chanter que ton nom négligé,
Et ma ferveur se voue au culte impartagé
D'une mère perdue enfin repossédée.

Août 1918.



I

JAFFA

O Promontoire aigu, Rivage difficile,
Nous sommes ramenés vers Toi, peuple indocile.
Jaffa, sous le soleil et sur tes rochers noirs,
Je vois les cubes blancs des maisons entassées,
Et je vois dans l'azur les palmes balancées,
Et je respire encore l'arôme dans le soir
Des orangers en fleurs de tes jardins humides
Où rôde avec la nuit l'enchanteresse Armide.

Ghéziret. Avril 1921.

II

MER MORTE

Le crépuscule fait couler sa cendre vague
Sur la cité silencieuse qui s'endort.
L'ombre lente descend sur les oliviers tors ;
Les nuages sur le ciel bas tassent leurs vagues.

On croit voir chevaucher sur le désert arabe
Les apparitions des sorcières d'Endor,
Et la mer morte luit comme un bouclier d'or
Abandonné parmi les sables de Moab.

Le vent ruisselle sur les grands oliviers tristes.
Je ne sais quelle angoisse encore ici persiste.

Du Cédron tari monte une plainte ; il y a
Dans le ciel éloigné le rire d'une étoile...

Comme une femme assise, et couverte d'un voile,
Pleure Jérusalem sur le mont Moriah.

1918.

III

COMPLAINTE DE L'EXILÉ

En ce temps-là ceux de Tell-Aviv, qui est au pays de Judah, se réfugièrent en Egypte ; et ils y demeurèrent tant que dura la guerre des nations.

Joyeux Tell-Aviv, Tertre du Printemps, Fontaine d'Avril,
Quand nos pauvres yeux, nos yeux d'exilés, te reverront-ils ?

Parmi les vergers, chargés de fruits roux et de floraisons,
Quand goûterons-nous le repos béni des blanches maisons ?

Nous rebâtirons de nos larges mains les demeures claires
Où rayonnera sur nos fronts unis la foi tutélaire.

Pour orner le seuil de notre maison nous ferons grimper
Le sarment nouveau dont reverdira le feuillage épais.

Pour clore l'enclos, l'enclos parfumé de notre jardin,
Nous l'encerclerons de ronce sauvage et de romarin.

Nous y planterons le pin maritime et l'olivier gris,
Le mimosa d'or et les amandiers de neige fleuris.

Emouvant rappel, nous y sèmerons la brève anémone,
En qui refleurit le sang de nos morts aux prés d'Escalonne.

Parmi les vergers, chargés de fruits roux et de floraisons,
Quand goûterons-nous le repos béni des blanches maisons ?

Joyeux Tell-Aviv, Tertre du Printemps, Fontaine d'Avril,
Quand nos pauvres yeux, nos yeux d'exilés te reverront-ils ?

1917.

IV

LA MAISON DU CARMEL

Carmel silencieux, cîme découronnée,
Autour de qui blanchit la Méditerranée,
Sur tes flancs dépouillés, arides et nerveux,
Carmel chauve voici la maison de mes vœux;
Voici la maison nue, en pierre du pays,
Parmi les oliviers adolescents; voici
Le verger sur le golfe et la mer éclatante;
Voici les amandiers fragiles sur tes pentes,
Et voici les cyprès jumeaux qui, sur nos seuils,
Jettent l'ombre où survit le souvenir d'un deuil.

Je viens à toi, retraite attentive, Maison
Où le sarment nouveau suspend ses frondaisons;
Et vous arbres dont l'ombre est pleine de murmures

Je viens chercher l'apaisement sous vos ramures.
O vous qui connaissez notre opprobre et nos torts,
Je viens à vous, calmes témoins, oliviers tors,
Vous qui, dans la tiédeur des heures patientes,
Enrichissez la chair de votre olive lente,
Qui dressez vers l'azur vos membres tourmentés,
Et qui tordez, sous le soleil vos troncs ridés,
Vos torses de géants tranquilles et placides!

Et vous mûriers, vêtus d'une feuillure acide,
Si joyeux au printemps, l'hiver si dépouillés,
Et vous figuiers repus de soleil, O Figuiers,
Enseignez-moi comment, silencieux et graves,
Vous puisez dans le sol un suc aussi suave,
Comment vous composez la pulpe des fruits mûrs
Avec la rosée alme et l'argile et l'azur!
Et vous, Palmes, courbez vos nervures sans bruit!
Et vous, Alphas, levez vos glaives dans la nuit,
Et veillez dans l'azur maléfique, veillez,
Car c'est l'heure où, parmi les jardins inquiets,
Comme une larve immense et molle, au ciel nocturne,
La Goule Lillith rôde, avide et taciturne,

Et voici, dans l'azur fluide de l'été,
Que resplendit ton clair diadème, Astarté,
Propice Déité dont le culte ancien
Naquit à la splendeur du ciel phénicien !
Ah ! ce n'est pas brûler un encens adultère
Que de te confesser, faiseuse de mystère,
Divine enchanteresse au diadème d'or,
Pour qui brûlait l'encens sur les autels d'Endor !...

... La nuit fond comme un fruit trop mûr fond dans la bouche.
Je ne sais quelle grâce invisible me touche
Quand tes derniers rayons, Astarté, s'évaporent...
Voici que le furtif séraphin de l'aurore
Surprend dans les rameaux les oiseaux endormis
Et pose ses pieds blancs sur les sommets blêmis.
Voici que fond dans la clarté d'une aube étrange
La neige de l'Hermon sous les pieds de l'archange...

Ghéziret. Février 1920.

V

Le parfum de Balkis flotte encore dans la brise.

(SAADI).

Jourdain ! Je n'entends plus dans la nuit que ta plainte
Entre les roseaux jaunissants !
O Samarie, où sont tes bois de térébinthes ?
Où sont les chênes de Basçan ?
Où sont les cèdres du Sénir ?
Sidon, je ne vois plus ces vaisseaux dans ta rade,
Qui revenaient chargés des richesses d'Ophir ?
Parmi les cyprès noirs, blanche Tibériade,
Où sont les Thermes, les jardins de ta banlieue,
Où les villas de marbre au bord de ta mer bleue ?
Et toi, Jérusalem, sourde aux voix prophétiques,
Où sont tes pavillons de cèdre, tes portiques,
Et ton Temple de bois précieux et d'or fin,

Et tes prêtres vêtus d'écarlate et de lin?
La pourpre dont se vêt l'anémone des champs,
O Schélomo, survit à ta gloire oubliée;
Mais je respire encore, Bien-Aimé, dans tes chants
Je ne sais quelle odeur qui jamais ne s'épuise...

Le parfum de Balkis flotte encor dans la brise.

Octobre 1920.

VI

Tu souffre, et l'on te hait! Tu pleure, et l'on t'exile
Et tu t'en vas, les yeux fermés, Peuple vaincu...
Israël sans accueil, Israël sans asile,
    Ah! tu n'es plus le peuple élu !

Si tu veux éveiller, selon qu'il est prédit,
    Rachel, l'aïeule inconsolée,
Qu'on voit rôder la nuit dans les ravins maudits,
    Pleurant sur sa race exilée;

Si tu veux évoquer, le rauque Ezékiel
    Dans le vallon de la Géhenne,
Qui prophétise aux os desséchés d'Israël
    La résurrection prochaine.

Si tu veux retrouver, lionceau bondissant,
La vaillance des Macchabées,
Il faut Judah, il faut que tu verses ton sang,
Pour tes gloires qui sont tombées !

Et si tu veux donner l'exemple le plus beau
D'amour à la Terre promise,
Qui fasse tressaillir aux cîmes du Nébo
L'ombre anxieuse de Moïse.

Israël, immolant ton avenir joyeux
Avec ta jeunesse soumise,
Tu mêleras tes os aux os de tes aïeux
Qui dorment en Terre promise !

Juillet 1917.

VII

AUX MORTS DE TELL-HAÏ

> Montagnes de Gelboë, que la pluie et la rosée ne tombent plus sur vous !
>
> DAVID.

Monts de Tell-Haï, sur vous la rosée et la pluie!

Les vaillants d'Israël comment sont-ils tombés ?
Je ne vois plus celui sur qui Juda s'appuie ;
Comme les seigles mûrs voici qu'il est fauché.

Filles de Métuleh, pleurez, pleurez sur lui!
Voici : les hommes forts gisent parmi la plaine...

Lamentez-vous, lamentez-vous, Galiléennes !
Les yeux se sont éteints qui pour vous avaient lui.

Vous de Zicron, d'Atlit et de Mercavieh,
Pleurez sur eux ! Pleurez colons de Galilée !
Ils reposent parmi les blés dans la vallée,
Morts de Tell-Haï, pareils aux morts de Gelboë.

Pionniers d'Israël, pleurez sur Trumpeldor !
Sur sa tombe portez les lauriers et l'yeuse.
Que le luth, le nébel, la flûte et le kinnor
Accompagnent les gémissements des pleureuses !

O morts d'Israël militant !
En vous Saül et Jonathan
Revivent ! En vous Juda Macchabée !
En vous tout notre orgueil et nos gloires tombées.

Forts comme les lions, légers comme les aigles,
Quel faucheur vous faucha comme on fauche les seigles ?

Pourquoi l'hôte mystérieux, avant le soir,
A vos jeunes foyers est-il venu s'asseoir ?

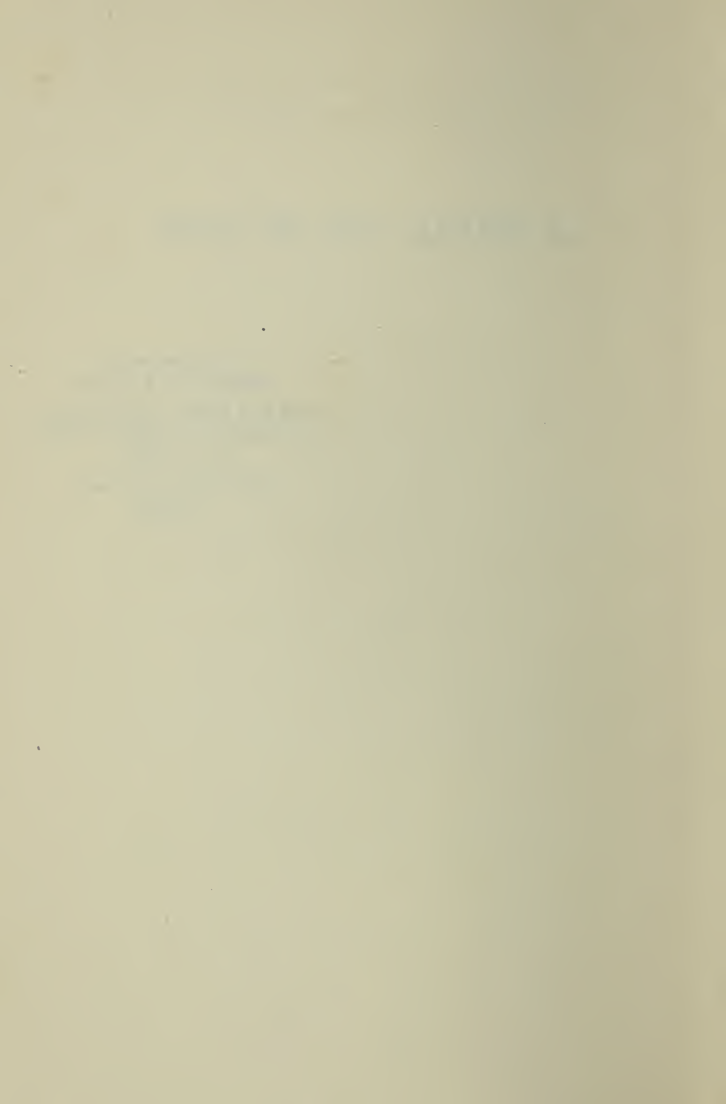
.. Partis sans un baiser, sans un dernier regard...

Chamonix. Sept. 1920.



LA DOUBLE FACE DE JANUS

A la mémoire de
CHARLES PEGUY
mort à la Marne pour la France
et d'AMEDEE ROTHSTEIN
mort à Verdun
pour la France et pour
la Judée.



A LA GÉNÉRATION DU SACRIFICE

Parce que tu voulus, ô génération,
De Lévites que Dieu consacrait à l'Office,
Consommer le multiple et vivant sacrifice
Dont sortiraient la grâce et la rédemption ;

Parce que tu savais quel destin t'attendait,
Par une prescience inexplicable et neuve,
Et que pour s'affirmer plus forte par l'épreuve
A sa vocation ton âme répondait ;

Parce que tu rêvais que te fût dévolu
Ce rôle douloureux à la fois et sublime,
Que tu te connaissais innocente et victime,
Et que cet holocauste aussi tu l'as voulu ;

Parce que tu cherchas cette communion
Dont tu te pressentais l'efficiente hostie,
Que cette mission par toi fut consentie,
Que tu prêchas la force et l'ordre et l'union ;

Parce que tu connus la volonté d'agir
Qui de l'obsession du doute nous délivre ;
Parce que tu plaças l'épée avant le livre
Afin que nul ne put te vaincre et te régir ;

Parce que tu voulus, ô génération
En qui la rouge ardeur de la charité vibre,
Te dévouer afin que ta race fût libre,
La France accomplira sa sainte mission.....

... La France accomplira, pieuse, autour de nous,
Sa mission d'amour claire et réparatrice ;
Elle dispensera la beauté rédemptrice
Dont seront ennoblis les peuples à genoux.

La Gaule parachève un grand destin suivi,
Et sauve l'Occident de Bouvine à la Marne ;
Elle est le Prométhée au flanc de qui s'acharne
Le vautour envieux du feu qu'elle a ravi.

Et c'est pourquoi, plus que les générations
Qui se sacrifiaient dans Rome et dans Athènes,
Jeunesse, votre mort n'aura pas été vaine
Qui fait la France grande entre les nations.

Ghéziret. Mai 1917.

CRVOR

Une foule de cadavres... des morts
à l'infini... on tombe sur les morts.

NAHUM. 3. 9.

Autour de moi, parmi le silence et l'ennui,
L'essaim des jeunes morts gravite dans la nuit.

L'essaim des jeunes morts dont je sais les visages
Tourne inlassablement dans l'âpre paysage.

O Sacrifice entier! O gage de la mort,
Lorsque celui qui meurt s'immole sans remords
Et sauve son foyer par l'offre de sa vie,
Lorsque sa grande faim d'amour est assouvie...
Ah! cette mort n'est pas un sacrifice vain.
Elle est l'hostie offerte au service divin;

Elle est le creuset rouge et la forge nouvelle
Au feu duquel un peuple éprouvé se révèle ;
Elle est l'arène ouverte où s'affirment les forts ;
Elle est le bénitier dont l'eau lustrale sort.

Hélas ! elle est aussi l'appétit de la terre,
L'hyène qui renifle et qui se désaltère !
Elle arrache le masque : elle met l'homme à nu ; —
Elle est la face double et jumelle, *Janus*,
Qui montre sa grimace aux uns et rit aux autres ;
Idole rouge, elle a ses prêtres, ses apôtres ;
Elle est l'inexprimable et le mystérieux :
Aveugle, elle a des trous à la place des yeux...

Autour de moi, parmi le silence nocturne,
L'essaim des jeunes morts gravite taciturne.

Je vis. Vous êtes morts pour nous, Morts oubliés !
Je viens à vous, Sauveurs, je viens m'humilier,
Me confesser... — O mes frères, pardonnez-moi !...

Est-ce qu'il est trop tard? Dites? J'entends leurs voix :
« La France était humiliée et douloureuse
Et tu n'es pas venu vers elle, cœur étroit,
Et tu n'as pas jeté l'obole en sa main creuse !
Tu te troubles... tu te repens... tu balbuties...
Est-ce ainsi que ton cœur reconnaît le Messie?
Ne nous disais-tu pas : « Si j'avais vu Jésus,
Si, dans le clair matin d'un bourg de Galilée,
Sa prédication m'eût été révélée,
Sans doute pour le suivre eussè-je tout quitté ! »
En vérité ! promesse d'homme ! En vérité,
Voici que le Messie attendu se révèle,
Voici la grâce et la rédemption nouvelle,
Voici la Cène sainte et la communion
Divine, ô notre frère et notre compagnon !
Voici l'extase qui par toi fut pressentie,
Voici le sacrifice insigne et radieux,
Voici le pain, voici le vin, voici l'hostie,
Voici la chair, voici le sang, voici le *Dieu !*

Autour de moi, — parmi le silence et l'ennui,
L'essaim des jeunes morts gravite dans la nuit

O l'immense misère et la souffrance humaine
Avec le désolant cortège qu'elle mène !...
O toute la démence et toute la fureur !
L'horreur éparse autour de nous, l'horreur, l'horreur...
Et voici l'amertume indépassée et neuve,
Voici les orphelins, les mères et les veuves...
(Oh ! les mères que rien ne viendra consoler,
Les mères devant qui l'on n'ose plus parler...)

Autour de moi, dans un paysage lunaire,
Les morts, les jeunes morts dansent dans la nuit claire,
Les morts, les morts aimés qui n'avaient pas vingt ans !...

Je viens à vous avec l'habit des pénitents ;
Je sais votre reproche et confesse ma honte ;
Je reconnais, O mes amis, vos voix qui remontent
Vers moi, comme autrefois dans la cour du lycée...
Ecoutez-moi puisque ma faute est confessée ! —
Songez à tout ce qui me retenait : Ma mère...
— J'en étais séparé depuis combien d'années,
Et voici que je la retrouvais !

Un jour je lui parlai de l'appel entendu...
J'entends encor son cri, je vois couler ses larmes...
O vous qui connaissez les larmes d'une mère,
Dites, à tant d'amour pouvais-je me soustraire?
Comment eussè-je pu ne pas me résigner?

La France était aussi ta mère qui saignait.

Août 1918.

LE RAMEAU D'OLIVE

Tu viens à nous — et quoique attendue et tardive,
Sois bénie, O Messagère, sur les chemins,
Faiseuse de clarté qui portes en tes mains
La Corne d'abondance et le Rameau d'Olive!

En tes yeux clairs nous avons vu luire l'espoir,
Et ta grâce nous est un consolant présage,
Mais ton visage est grave ainsi que le visage
De la faneuse qui se penche dans le soir.

Par toi le vigneron ne craint plus pour ses vignes,
Le laboureur constant pour ses neuves moissons ;
Le poète qui sait la grâce de vos lignes,
France — n'a plus les yeux fixés sur l'horizon !

Sois exaltée et sois bénie, — O Déité —
Toi qui sèches les pleurs au visage des mères,
— Consolatrice — et fais l'épreuve moins amère
De ceux qui pour ton règne ont souffert et lutté !

Paix, mère des labours, des moissons, des semailles,
Qui désarmes le bras du rouge Tanatos,
Les morts qui te voyaient venir sont en repos,
Claire apparition sur les champs de bataille !

Alexandrie, Août 1919.

LA DÉVOTION A L'IMAGE

Douce Image — comment dire l'amour fervent
Qui fait s'agenouiller nos tendresses pieuses
Devant les traits de tes vertus religieuses,
— L'Amour qui fait de nous tes humbles desservants ?

France debout dans la clarté, libre, rieuse
Et claire, et qui n'a pas de rite décevant,
Soldats des bons combats, Toi le Glaive vivant
Que la main de l'Archange agite impérieuse !

Le jour de ton exultation s'est levé,
Déesse dont les yeux sont pers ; et j'ai rêvé
De vouer à ton culte une ferveur novice ;

Mère dont le visage est par nous vénéré,
Depuis que, sur ton sol humide et labouré,
« Chaque pouce de terre enferme un sacrifice » !

Ghéziret. Avril 1916.

UNITÉ

Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

Blaise PASCAL.

Que tous ne soient qu'un, comme toi, O mon Père, tu es en moi, et que je suis en toi; qu'eux aussi soient un en nous.

JEAN, XVII, 21.



I

UNITÉ

> Homo sum; nihil humani a me alienum puto.
>
> TÉRENCE.

> Je suis avec les moucherons qui pleurent.
>
> La Déesse KALI.

Je suis ce grand vieillard que la joie a quitté,
A qui chaque aube apporte une amertume neuve.
Je suis cet orphelin et je suis cette veuve.
Je suis le compagnon de toute adversité.

Une voix me dit :
« Va vers les désespérés ;

« Va vers les affamés ; va vers les pauvres. Porte
« Le pain substantiel, le vin qui réconforte,
« Ce cœur et cet humain amour immodéré !

« Recherche ce contact et cet accouplement,
« Adhésion profonde et fraternelle, comme
« Une communication de l'homme à l'homme :
« Pacte où chacun se donne et que nul ne dément.

« Regarde autour de toi : rien ne t'est étranger ;
« L'âme la plus lointaine et la plus différente
« A ton âme demeure étroitement parente :
« Fraternité que nul ne saurait abroger.

« C'est toi, ce criminel vers le crime entraîné,
« Par l'insensible effet des vengeances funestes,
« Ce cœur en qui l'impiété se manifeste
« Pour plus de charité peut-être était-il né !

Bien-aimé dont l'amour ne nous a pas déçus,
Tu mets en nous la haine et l'amour en puissance,
Et tu nous fais, O Dieu caché, par la naissance,
Frères de Barabas et frères de Jésus !

1919.

II

DEVENIR

Je verrai Dieu dans ma chair.

JOB.

Quand Azraël viendra me prendre par la main
Et me retranchera de la Cité charnelle,
Ma forme rejoindra la terre maternelle,
Mes os se mêleront aux pierres des chemins.

Ma chair diffuse au sol profond enrichira
Les champs où germeront les récoltes nouvelles,
Les moissons jailliront plus hautes et plus belles
Dans l'enclos où mon corps, calme, reposera.

Mon souffle passera dans le souffle léger
Qui fait courber le soir les obliques ramures,
Et qui fait qu'on entend des voix et des murmures
Au crépuscule dans les bosquets d'orangers.

Mes gestes revivront dans les gestes des palmes
Qui bénissent les pélerins sur les chemins,
Et l'on reconnaîtra mon rêve trop humain
A la suavité du paysage calme.

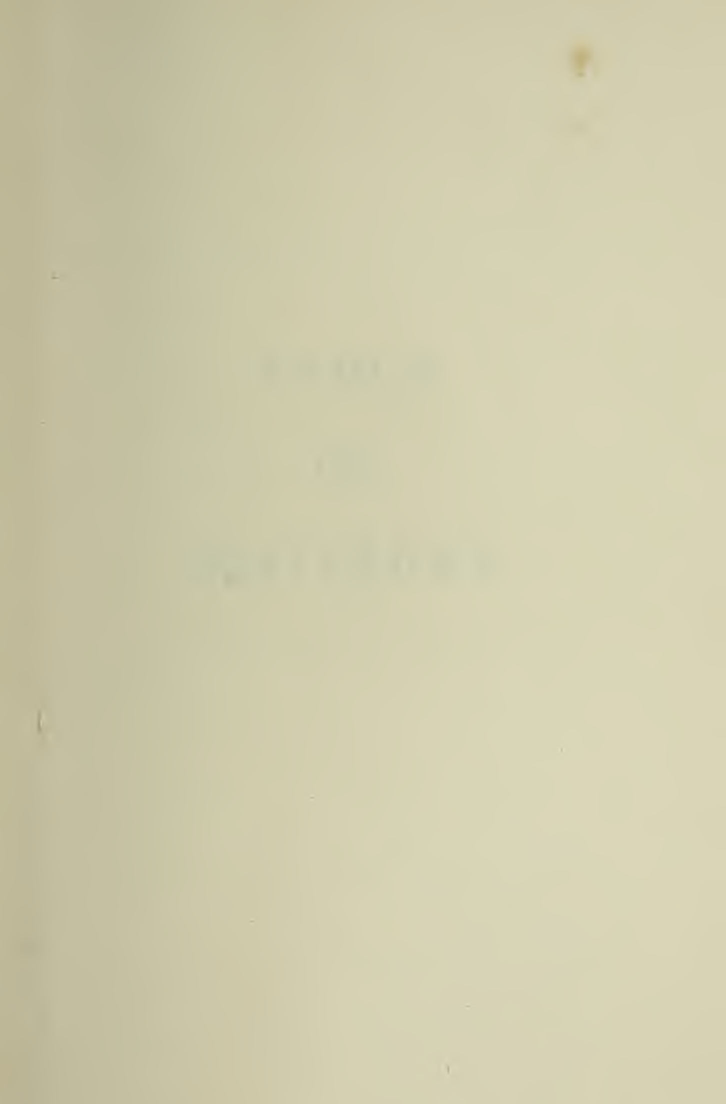
Les gouttes de mon sang seront les anémones
Qui fleurissent aux lieux où j'eusse aimé mourir...
O Terre tout mon corps en toi veut refleurir
Des tertres des Ghazah aux dunes d'Escalonne !

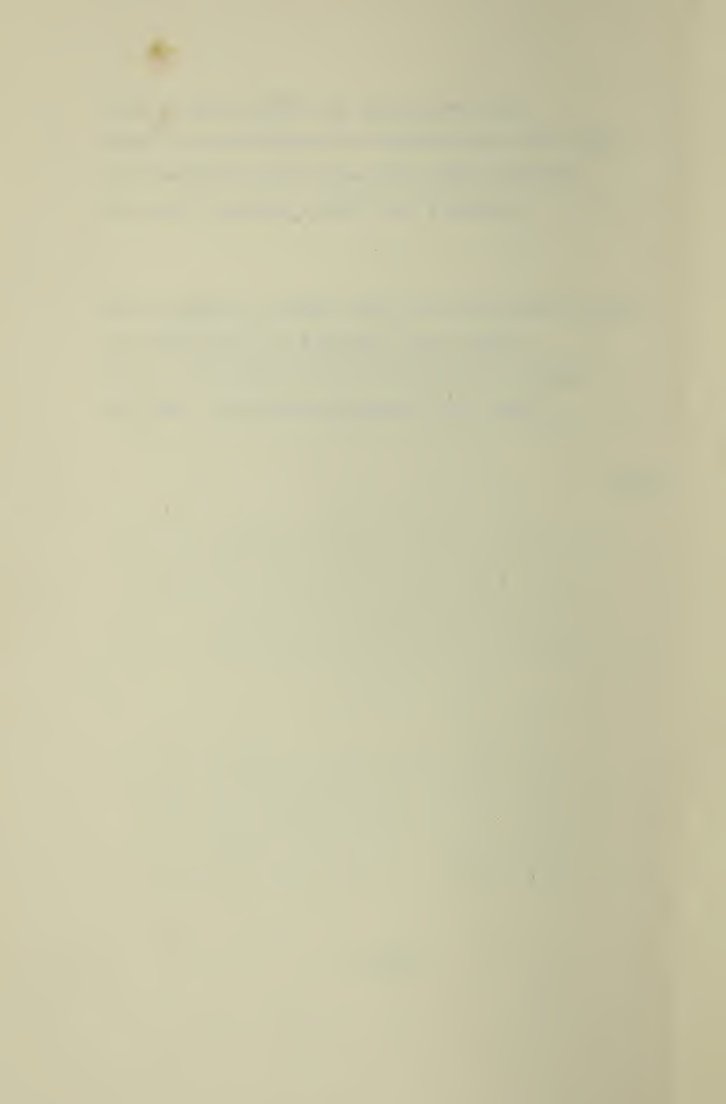
Que je ne dorme point sous l'éclat froid des marbres,
Mais que mon corps repose en l'humus plus léger,
Et qu'une main pieuse y plante un oranger,
L'arbre dont le parfum m'est cher entre les arbres.

Mon corps putréfié sera mangé des vers,
Mais de moi jailliront les moissons les plus belles,
Et quand je renaîtrai dans une chair nouvelle
Un peu de moi sera déjà dans l'univers.

Ah! puissè-je, serrant dans mes bras froids la terre,
Considérer ma vie humaine sans remords,
Et que s'éveille en moi la grâce et le mystère
Au jour que je serai ressuscité des morts.

1920.





TABLE

DES

MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES





